
BAILLON (André) et BLOCH (Richard), *Correspondance 1920-1930*

Tusson, Du Lérot éditeur, 2009

Laurent Demoulin

**Édition électronique**URL : <https://journals.openedition.org/textyles/134>DOI : [10.4000/textyles.134](https://doi.org/10.4000/textyles.134)

ISSN : 2295-2667

Éditeur

ker éditions

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 216-218

ISBN : 978-2-8710-6560-9

ISSN : 0776-0116

Ce document vous est fourni par Université de Liège

**Référence électronique**

Laurent Demoulin, « BAILLON (André) et BLOCH (Richard), *Correspondance 1920-1930* », *Textyles* [En ligne], 39 | 2010, mis en ligne le 03 juin 2013, consulté le 04 mars 2026. URL : <http://journals.openedition.org/textyles/134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/textyles.134>

Ce document a été généré automatiquement le 16 février 2023.



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont susceptibles d'être soumis à des autorisations d'usage spécifiques.

BAILLON (André) et BLOCH (Richard), *Correspondance 1920-1930*

Tusson, Du Lérot éditeur, 2009

Laurent Demoulin

RÉFÉRENCE

BAILLON (André) et BLOCH (Richard), *Correspondance 1920-1930, édition établie, annotée et préfacée par Maria Chiara Gnocchi*, Tusson, Du Lérot éditeur, 2009, 207 p.

- 1 André Baillon fait partie de ces écrivains qui mêlent infiniment et avec un malin plaisir les niveaux que l'analyse nous a appris à distinguer : personnage, narrateur, auteur, écrivain, scripteur, etc. n'ont de cesse de se croiser dans ses livres, de façon à la fois savante et naïve, l'énoncé se mêlant à l'énonciation, l'autobiographie se faisant autofiction avant la lettre tout en prétendant au titre de roman, les récits de fiction prenant racine dans la vie des proches de l'auteur, le roman épousant la forme de la confession, les mots écrits, assimilés à des personnages, dévorant le cerveau du narrateur, etc, etc. Chaque texte de Baillon semble s'adresser au lecteur pour lui demander pardon. L'écrivain-narrateur-personnage brosse de lui un portrait peu flatteur tout en quêtant de l'amour ou du moins de la compréhension : je suis un pauvre « maboule », je suis un sale type mais, par pitié, cher lecteur, chère lectrice, acceptez-moi tel que je suis, absolvez-moi, que je puisse aller en paix. In pace, comme le souhaite Jean Martin dans les dernières pages d'Un homme si simple. Aussi le lecteur des romans de Baillon ne sait-il jamais très bien si ce sont les livres qu'il aime (ou qu'il déteste) ou leur auteur. Aussi, pour un écrivain tel que celui-là, la correspondance n'a-t-elle rien d'un complément abstrait, détaché, venant d'ailleurs : elle semble faire partie de l'œuvre. L'on y retrouve « son » Baillon, ses manières adorables ou énervantes (selon les goûts), son ton et son style. Est-ce bien Baillon, d'ailleurs, qui écrit à son éditeur, Jean-Richard Bloch, dans la correspondance éditée par Maria Chiara Gnocchi ? N'est-ce

pas aussi bien Jean Martin ou Henry Boulant, les personnages de Chalet I ou d'Histoire d'une Marie ?

- 2 Le premier intérêt de ce livre réside donc dans ces retrouvailles. S'adressant à son éditeur, Baillon ne censure nullement son écriture et son humour particulier. Il n'essaie pas de se draper dans la posture de l'écrivain sérieux : ou, s'il s'agit bel et bien d'une posture, elle ne varie en rien de celle qu'adoptent ses narrateurs vis-à-vis des lecteurs. Baillon est ainsi capable d'afficher sa célèbre fausse naïveté : « Werth est presque aussi [sic] méchant que la grippe. Il n'aime pas Moi quelque part, ça c'est méchant n'est-ce pas ? » (p. 116), dit-il, comme un enfant, avant d'ajouter cette phrase dont l'ironie est difficile à décoder : « Par vengeance, je me suis payé son Voyage avec ma Pipe, que j'ai lu avec infiniment de plaisir. » (p. 116) Il fait également assaut de paradoxes et ne cache guère sa fragilité. Croit-il qu'il rassure son éditeur quand il lui écrit en 1925 : « Le Chalet I est virtuellement terminé, à moins qu'il ne soit pas commencé encore. Je n'y vois plus très clair. » (p. 170) En revanche, Baillon sait faire preuve de résistance polie quand son éditeur le prie de corriger son style : « J'ai tenu compte de vos indications au crayon : Plus de "finis", moins de "il faut", de "c'est" et de "il y a". Il en reste cependant car ces tournures enveloppent assez bien ma pensée. Pour certaines expressions un peu dures que vous me signalez, j'en ai conservé une ou deux. Je ne les sacrifierai que si, après m'avoir entendu, vous continuez à me demander leur tête. » (p. 95)
- 3 L'usage que fait Baillon du compliment est lui aussi révélateur d'une caractéristique de son style : le mélange étrange et, pour tout dire, contre-nature, de l'ironie et de la naïveté. Car Bloch, son correspondant, n'est pas seulement éditeur, il est aussi un pair, un écrivain, qui a déjà publié quand s'ouvre la correspondance. Sans doute, comme le note Maria Chiara Gnocchi, Baillon « se sent-il plus à l'aise vis-à-vis d'un confrère » (p. 28) que d'un pur éditeur, mais, alors qu'il est tout à fait inconnu et qu'il espère être publié par Bloch aux éditions Rieder, il n'hésite pas, dans sa toute première lettre, à adresser une critique à ce « confrère » : « Ne vous a-t-on pas reproché votre excès d'abondance ? » (p. 47) Les dénégations qui suivent cette question oratoire ne peuvent tromper personne, il s'agit bel et bien d'une critique : « Certes pour ma part, poursuit Baillon, faussement modeste, dans les humbles choses que j'écris je tâche d'élaguer ; j'ai peur que le trop de détails ne surcharge l'ensemble et pourtant chez vous votre abondance ne me déplaît pas. » Le paragraphe tourne ensuite doucement au véritable éloge, mais celui-ci est corrigé in fine par ce faux aveux qu'il est possible de retourner dans plusieurs sens : « Ne croyez pas que j'écrive cela pour faire plaisir à M. Bloch qui est en ce moment un peu mon juge. » (p. 47) Il est vain de chercher à savoir si Baillon est hypocrite ou sincère quand il adresse à Bloch ses étranges compliments : il s'agit peut-être d'une sorte d'honnêteté paradoxale. Car, par la suite, quand Bloch, devenu son éditeur, fait figure d'allié et cesse d'être un juge, Baillon ne mâtime plus ses éloges de critiques. C'est alors l'humour et l'ironie qui prennent le relais pour faire passer, de façon assez retorse, le caractère excessif du compliment, comme dans cette lettre de 1920 : « Nous avons également parlé de vous : nous avons dit de J. R. Bloch tout le mal que vous pouvez supposer : qu'il ne savait pas écrire, encore moins bâtir ; que si Lyre était d'une ganache ...Et cie d'un sot ; bref que si l'on mettait de côté les qualités incontestables de force, d'observation, de style et de cohésion qui font de Bloch le meilleur parmi les meilleurs, il ne reste rien de lui. Excusez-moi de vous dire cela : aussi bien, c'est de votre faute. » (p. 118)

- 4 Ces retrouvailles avec le style de Baillon et avec sa dialectique du simple et du complexe, de la sincérité et de la fausse modestie, ne constituent pas, loin de là, le seul intérêt de cette correspondance. Mais c'est au précieux travail de Maria Chiara Gnocchi que l'on doit les autres apports du livre. Ses notes, nombreuses et précises, sont pleines d'enseignements quant à la carrière des deux hommes, quant aux livres au sujet desquels ils échangent leurs impressions et quant au milieu culturel auxquels ils appartiennent. La sagacité de Gnocchi est très difficile à prendre en défaut : même les belgicisms de Baillon sont relevés avec pertinence par cette chercheuse, dont la langue maternelle est pourtant l'italien.
- 5 Si elle décrit le parcours de Jean-Richard Bloch, la préface retrace également les débuts littéraires de Baillon, apportant quelques précisions nouvelles, notamment quant à ses relations avec Eekhoud. Mais l'intérêt du travail de Gnocchi dépasse le cadre des études baillonniennes. Sa préface s'ouvre par une vibrante déclaration en faveur de l'analyse sociologique de l'édition et la suite de ce texte de 44 pages applique le programme ainsi défendu. Dans le but de décrire le contexte de la correspondance, Gnocchi résume l'ouvrage qu'elle a consacré en 2007 aux éditions Rieder (pour lesquelles travaille Bloch et qui publieront Baillon) : *Le Parti pris des périphéries* (voir compte rendu dans *Textyles* n° 34). Une nuance semble toutefois distinguer cet ouvrage et la préface de la correspondance : *Le Parti pris des périphéries*, en se penchant sur de nombreux auteurs tombés dans l'oubli qui partagent avec lui plus d'une caractéristiques, semblait raboter l'originalité de Baillon et, partant, amoindrir l'injustice qui pèse sur ce romancier depuis longtemps abandonné par l'édition parisienne. La préface, au contraire, donne une place prépondérante à notre écrivain : « L'importance des œuvres de Baillon est capitale dans le catalogue des "Prosateurs français contemporains" [la collection de Rieder qui l'accueille], dont le Belge a sans doute marqué la manière, le style, les sujets. » (p. 26)
- 6 Gnocchi souligne également le rôle de passeur que Baillon a joué, plus ou moins efficacement, entre la Belgique et la France : « Une fois accueilli chez Rieder et dans d'autres milieux littéraires parisiens, Baillon est vite contacté par de nombreux compatriotes qui lui confient leurs manuscrits en souhaitant qu'il serve d'intermédiaire. » (p. 25) Son ami Pol Stiévenart lui reprochera plus tard de ne pas l'avoir aidé et l'accusera même de plagiat. Gnocchi tranche la question : « La correspondance de Baillon avec ses éditeurs montre qu'il a vraiment essayé de placer le manuscrit [de Stiévenart] chez Rieder. » (p. 26, note 27)
- 7 Un dernier point reste à relever avant de clore ce compte rendu : c'est la belle facture de l'objet-livre façonné par les éditions Du Lérot.

AUTEURS

LAURENT DEMOULIN

Université de Liège